

Le dernier tableau peint par Emilio Beretta en 1974, année de sa mort, représente, entassée sur une large coupe de verre, la petite collection de pipes en terre qu'il avait nonchalamment réunie au cours de ses pérégrinations.

Au souvenir de ses amis de jeunesse, notamment des peintres dits «de l'Ecole des Pâquis», aux dires de ses proches, il n'a jamais été fumeur de pipe; il préférait la cigarette. Pourtant, il a collectionné des pipes, il a dessiné et peint des pipes, et, dans ses compositions, il en a doté maints personnages, par ailleurs bien différents, l'*Arlequin*, le *Dragon vaudois*, ou le *Planteur* de sa grande toile «Roman américain».

J'ai inventorié ses pipes. Ce ne sont pas celles qu'un artiste choisit simplement pour leur galbe ou leur forme, en vue des éléments picturaux qu'elles peuvent apporter à une nature morte. Une longue pipe en terre fournit un trait continu qui relie utilement les parties éparses d'une composition. Beretta en a usé, naturellement, comme on le voit dans «Anis del Mono» ou dans «l'Arlequin», mais on n'a pas retrouvé dans son atelier la fragile pipe hollandaise qui lui servit de modèle. Il n'a pas négligé non plus

l'arabesque que présente la bouffarde de Sherlock Holmes, encore que cet instrument paraisse plus propre à faire de la musique que de la fumée.

Ce que Beretta a surtout aimé, ce sont les fourneaux de terre cuite et émaillée qui «statufiaient» des personnages historiques, poétiques ou bouffons, des hommes politiques, des gens à la mode ou des animaux de toutes sortes, tels qu'en créa par centaines, de 1780 à 1926, la fabrique française Gambier. La pipe Gambier, d'innombrables artistes l'ont fumée, Courbet et Baudelaire, van Gogh et Rimbaud, Braque et Apollinaire. Maurice des Ombiaux nous décrit Verlaine au café, assis devant une absinthe, enveloppé d'un nuage de fumée, pipe aux dents, une pipe en forme de tête de coq dont on trouve la pareille dans la coupe de Beretta, avec d'autres merveilles, le *Grognerd*, le *Sapeur russe*, *Frédéric Soulié*, *Narcisse*, la *République*, le *Tambour-major*, pour n'en citer que quelques-unes. Mais peu de peintres ont tiré parti de ces têtes de pipe, que certains appellent aussi: pipes à effigie. Je ne me souviens pas d'en avoir remarqué une seule aux cimaises des musées, fût-ce la célèbre *Vrai Jacob*, dont Beretta savait — l'intitulé d'un de ses dessins le prouve — qu'elle portait, non le zouave Henri Jacob, comme

on l'a dit, mais le patriarche biblique qui s'empoigna avec l'Ange au gué du Yabboq.

Beretta, lui, n'en a négligé aucune: Gambiers à effigie de toutes espèces, simples pipes d'argile blanche, fourneaux de terre rouge emmanchés d'un long tuyau de jonc, brûle-gueules noircis par l'usage, écumes dorées comme Maugrabines, calebasses britanniques, toutes lui ont servi de modèle ou de prétexte. Il s'est plu à les mêler, à les combiner entre elles, à les étudier sous divers angles, allant même jusqu'à en composer un rideau de théâtre pour «L'Orpailleur», une pièce dont il créa décors et costumes. Il a fait plus encore, il a délibérément grossi des têtes de pipes à la dimension d'un portrait, grandeur nature, pour en faire le motif principal de très beaux cartons, comme par exemple «Le Soleil». Muller-Moor attribuait ce parti pris à l'influence de Rome et de ses gabarits impériaux; c'est ma foi possible, mais n'oublions

pas qu'à ses heures Emilio cultivait volontiers le surréalisme, pour la plus vive délectation de ses amis.

Sensible à l'objet en tant que tel, à sa valeur décorative, à la poésie qu'il dégage, naïve, familière ou insolite, selon le regard que l'on pose sur lui, Beretta ne s'est cependant pas installé dans l'estaminet des Téniers ou dans le salon enfumé d'Hogarth. Il est resté chez lui, dans son *italianità*. On se tromperait en croyant qu'outre-mont la pipe n'est pas en honneur; elle l'a toujours été. Et c'est à Turin, le 1^{er} mars 1650, qu'on a dansé le seul ballet jamais dédié au tabac, un divertissement baroque plein d'Indiens emplumés, agitant des calumets, et de navigateurs chamarrés brandissant des pipes: «*Il Tabacco Balletto*».

Dick-C. Aeschlimann

Genève, mars 1980